

## AU BOUT DE DIX ANS

Dix ans, — et surtout la première décade, — c'est un long espace de temps pour une Revue. Nous avons franchi cette étape; nous avons derrière nous dix années et vingt volumes. Une première Table va paraître, dressée par un de nos collaborateurs avec beaucoup de soin et d'intelligence, qui permettra de mesurer le travail accompli. C'est une occasion de nous demander si la *Revue* a réalisé son programme, tenu les promesses de son titre et exercé l'action à laquelle elle prétendait. Il est bon de faire, à intervalles, cette sorte d'examen de conscience. Et les circonstances favorisent celui auquel nous allons nous livrer. Des débats assez vifs — à propos de l'enseignement de la Sorbonne — ont eu lieu récemment sur la nature et le rôle des études historiques. Ils nous invitent à réfléchir et nous aideront à mieux apprécier pour le passé, à préciser pour l'avenir l'attitude de la *Revue*.

\* \* \*

Nous partions, il y a dix ans, avec de grandes espérances. En relisant le programme qui annonçait la *Revue* au public et les réflexions sur ce programme par lesquelles s'ouvrait le premier numéro, j'y trouve, très ardente, l'expression d'une foi — qui ne s'est pas éteinte. « C'est de la science qu'on veut faire ici, — déclarions-nous, — de la science vraie, et de la science pleine. Nul n'entrera ici, pourrait-on dire, s'il n'est muni de la bonne méthode... Ce sera ici un laboratoire de science, où, s'il se produit des erreurs on travaillera en commun à les réparer. Cette *Revue* est ouverte à tous ceux que son objet intéresse. Et l'idée d'où elle procède est bien propre à unir les efforts : c'est qu'il y a, dans les sciences

humaines, une tâche urgente et une bonne tâche à accomplir qui, par delà les hommes de science, doit servir l'humanité. »

Ce qu'on entendait par cette tâche, le voici. C'était, avant tout, réagir contre les abus d'analyse et de spécialisation qu'avaient entraînés en France, depuis les environs de 1870, la hantise des méthodes érudites et le culte de la philologie germanique. C'était éviter, cependant, le retour de la philosophie de l'histoire qui avait sévi jadis, surtout en Allemagne, et qui avait rendu la synthèse suspecte. Et c'était réaliser la synthèse scientifique, qui met à profit l'analyse, qui procède du particulier au général, mais qui tend résolument aux généralisations. Il fallait trouver ce point d'équilibre où les historiens allemands n'avaient pas su se tenir, ballottés jusqu'ici des excès du philosophisme à ceux de l'érudition.

Pour arriver à ce résultat, nous nous sommes tracé un programme précis et complexe.

Et d'abord, nous voulions, en rapprochant toutes les disciplines de caractère historique, permettre aux historiens d'embrasser aisément la totalité de leur domaine. Sans doute, la spécialisation était nécessaire; mais elle devenait néfaste quand elle enfermait le spécialiste en un étroit canton et lui donnait l'incuriosité de tout le reste. — Sur ce point, peut-être n'avons-nous pas trop mal suivi notre programme. Dans la bibliographie, — que nous nous sommes efforcés de rendre toujours plus étendue, plus variée et plus souple, — dans les revues générales, dans les articles, il n'est aucune catégorie de faits qui ait été négligée : nous avons témoigné que les phénomènes religieux, intellectuels, artistiques, sont de l'histoire au même titre que les phénomènes politiques ou économiques. A vrai dire, tout le monde ne l'ignorait pas — même avant le XIX<sup>e</sup> siècle. Mais dans la pratique des érudits, dans la division croissante du travail, la vue de l'ensemble, la notion des rapports s'atténuait; et il était bon qu'il y eût un organe central, pour réaliser — matériellement et intellectuellement — l'unité de l'histoire.

Si les divers groupes de spécialistes doivent communiquer entre eux, à plus forte raison, dans chaque spécialité, les travailleurs ne doivent-ils pas s'ignorer; à plus forte raison encore, ne doivent-ils pas s'isoler volontairement. La monographie pour la monographie, c'est le mal que l'érudition déchaîne et dont l'histoire n'a que trop souffert. Recherches frivoles et rabâchages stériles, voilà ce qu'il

fallait tâcher de rendre impossible ou de plus en plus rare. A cela, nous avons voulu parer par nos *Revue générales*, inventaires du travail fait et à faire, et par nos *Régions de la France*, qui sont, en partie, des inventaires du même genre.

Ces revues, disions-nous en les annonçant, « permettront aux travailleurs novices ou isolés de ne pas gaspiller leur effort, de ne pas enfoncer les portes ouvertes, mais, connaissant les desiderata de la science, de choisir à bon escient leur tâche et de faire une besogne utile ». Elles devaient être le moyen le plus efficace pour les divers spécialistes d'élargir leur horizon. Enfin leur ensemble, la succession des « cycles » qu'elles devaient former, nous paraissaient pouvoir constituer une sorte d'encyclopédie historique assez neuve, propre à donner « du mouvement pour aller plus loin », toujours en marche elle-même pour constater les progrès qu'elle aurait provoqués.

Lorsque, en 1906, nous avons organisé un second cycle de ces revues générales, nous avons été heureux d'enregistrer le succès qu'elles avaient obtenu <sup>1</sup>. La formule qui les caractérise, — *inventaire du travail fait et à faire*, — qui les différencie de la foule des *Bibliographies*, *Bulletins* et *Chroniques*, a fait fortune ; elle a été adoptée pour des articles de Revues, pour des cours d'Universités ; et elle a contribué à répandre cette conviction qu'il n'y a de bon travailleur que le travailleur conscient qui insère son œuvre à la place opportune. — Cette question d'opportunité ne nous a pas été étrangère dans le choix des revues que nous avons publiées, dans les additions que nous avons faites au programme primitif. Il y a, dans l'immensité de l'histoire, des pays, des époques, des questions qui ont été moins travaillés que d'autres ; et ce n'est pas toujours ce qu'il importait le plus de savoir qu'on s'est le plus attaché à connaître. L'histoire économique, l'histoire moderne et contemporaine — qui a aujourd'hui un organe excellent — ne sont apparues que depuis peu comme des matières trop négligées et d'intérêt capital.

En somme, nous avons eu constamment le souci de l'*organisation* — même matérielle — *du travail*. Nous ne nous sommes pas

1. Voir Ch.-V. Langlois, *Manuel de Bibliographie historique* (1901-1904), pp. 347, 406, 587 ; Ernst Bernheim, *Lehrbuch der historischen Methode und der Geschichtsphilosophie* (1903), p. 248 ; R. Altamira, *Cuestiones modernas de Historia* (1904), pp. 133, 234 ; Tropea, *Rivista di Storia antica*, IX, 3 (1905), p. 505...

contentés d'enregistrer ce qui pouvait y contribuer, — toutes les créations « d'instruments » utiles, toutes les manifestations de l'entente croissante et de la collaboration raisonnée des historiens, — nous avons tâché d'y contribuer nous-mêmes. De là des « séries » variées. Enquêtes, articles et notes sur l'*organisation de l'enseignement historique* : la science et l'enseignement sont en rapports étroits ; et surtout l'enseignement supérieur élabore et met en pratique une conception de l'histoire, qui retentit dans l'Université tout entière. Études sur l'*organisation des musées*, sur celle des *bibliothèques*, sur celle des *archives* : cette dernière va paraître. Nous comptons prochainement ouvrir une série nouvelle, *Les grandes fouilles* : elle recueillera les résultats obtenus dans les principaux chantiers archéologiques et dégagera la méthode qui doit présider à ces travaux.

· Tout cela, pourtant, ne répondait qu'à une moitié de notre tâche. Il est nécessaire de réunir des matériaux, — tous les matériaux utiles et ceux-là seuls qui sont utiles. Mais il ne suffit pas de les réunir en les juxtaposant : il faut les coordonner. La science n'est qu'à ce prix. Là est l'office véritable de la synthèse, et là était l'essentiel de notre œuvre. — C'est à quoi ont tendu une partie des articles que nous avons publiés, essais de synthèse plus ou moins vastes et extrêmement variés. Psychologie des individus et étude de leur action ; psychologie des peuples et d'individualités collectives plus limitées, mieux définies, comme les régions de la France ; psychologie de telle époque ou de tel milieu ; étude des institutions ; étude des idées et de leur rôle : ce sont là les principaux objets que nous nous proposons à l'origine et dont nous nous sommes effectivement occupés. Pour la *Gascogne*, le *Lyonnais*, la *Bourgogne*, la *Franche-Comté*, le *Velay*, le *Roussillon*, la *Normandie* ; pour l'*Allemagne*, l'*Angleterre*, l'*Italie*, nous avons apporté des contributions à la psychologie collective : nous poursuivrons la série des monographies régionales et celle des numéros spéciaux, consacrés à des nations étrangères. Ceux-ci fournissent l'occasion aux historiens français de se grouper et de mesurer l'état de nos ressources pour l'étude des autres pays.

A approfondir la science de l'histoire tendaient également les articles de théorie et de méthodologie qui ont paru en grand nombre dans la *Revue*. Il convient de travailler — et la *Revue de*

*Synthèse historique* est universellement considérée comme l'organe spécial de cette œuvre<sup>1</sup> — à constituer la logique de l'histoire, à substituer la théorie inductive, née de l'expérience, aux conceptions *a priori* comme aux pratiques routinières. Notre désir était de faire collaborer les philosophes soucieux du fait avec les historiens curieux de l'idée. Nous y avons réussi. Et à ce point de vue, tout particulièrement, la *Revue* a été internationale : les théoriciens divers, — aussi bien étrangers que français, — non seulement ont été étudiés et discutés dans la *Revue*, mais y ont résumé leurs doctrines et les y ont discutées entre eux.

« Si l'on souhaite, disions-nous à l'origine, que l'esprit de synthèse descende de plus en plus dans l'analyse pour la rendre plus efficace, plus consciente, plus joyeuse, on veut que la précision, que la rigueur des travaux analytiques subsiste dans les essais de synthèse. » Aussi avons-nous dénoncé, à l'occasion, les œuvres fâcheusement systématiques ou démesurément ambitieuses. Tout en ménageant les personnes, nous avons largement usé de la critique. Les collaborateurs de la *Revue* savaient qu'ils étaient libres, dans l'intérêt de la science, et tout ce qui n'était pas l'intérêt de la science nous était étranger. Nous avons proclamé, dès le principe, que, si l'histoire doit aboutir à des résultats pratiques, ce ne peut être qu'à force de s'en désintéresser provisoirement<sup>2</sup>.

Somme toute, je crois pouvoir rendre à la *Revue* — sous les réserves que j'indiquerai tout à l'heure — ce témoignage qu'elle a rempli sa tâche. Et si je le fais délibérément, c'est que je paye une dette ainsi aux bons collaborateurs sans lesquels elle n'aurait été qu'une tentative éphémère. Un grand nombre se sont associés à l'œuvre depuis le premier jour et lui ont apporté leur autorité

1. « *Der wissenschaftliche Treffpunkt für die (Geschichts-) Theoretiker ist die... Revue de Synthèse historique.* » Helmolt, *Weltgeschichte*, t. VIII, 1903, p. 558. — « *Die einzige Zeitschrift, welche bisher das Gebiet der Methodologie speziell vertritt, ist die... Revue de Synthèse historique.* » Ernst Bernheim, *Lehrbuch der historischen Methode*, 5<sup>e</sup> éd., 1908, p. 250.

2. Parmi les suffrages que nous avons recueillis aucun ne nous a fait plus de plaisir, parce que celui-là prouve bien notre impartialité scientifique, que celui du Père jésuite H. Chérot, dans les *Études*, 20 oct. 1904, pp. 252-265 : *Une Revue de synthèse en histoire.* « Je ne sais, dit-il notamment, si l'on trouverait, dans un autre recueil récent, autant d'observations d'ensemble et de larges aperçus, d'expositions de systèmes et d'indications de problèmes, de questions soulevées et de controverses prolongées. »

reconnue ou leur jeune ardeur. Ils en ont été les répondants, puis les amis ; et le bureau de la rue Sainte-Anne a, le jeudi, ses habitués. Ils se sont attachés à *la Synthèse*, comme certains la nomment familièrement, en raison même du dévouement dont ils avaient fait preuve<sup>1</sup>. On n'a pas idée facilement de ce que nos revues générales, par exemple, si utiles mais si ingrates à rédiger, ont exigé parfois de temps et de peine. Tel historien éminent, après s'en être longuement occupé, a déchiré un travail de ce genre dont, avec une admirable modestie, il se déclarait mécontent.

Au surplus, le témoignage que nous rendons à la *Revue* se fonde sur les témoignages mêmes qu'elle a reçus. A l'étranger comme en France, les preuves d'estime ne lui ont pas été ménagées dans les livres et les périodiques ; et M. Monod, récemment, en célébrant les noces d'argent de la *Revue historique*, a fait à sa jeune auxiliaire, dans un tableau du mouvement historique, la place qu'elle pouvait souhaiter. M. Monod, il est vrai, plus discret que nous, a attendu vingt-cinq ans pour inventorier l'œuvre de la savante *Revue* qui a contribué si puissamment à restaurer, à développer le goût des études historiques en France. Cependant, — nous le disions au début de ces pages, — les circonstances rendaient opportun l'examen que nous faisons en ce moment. La *Revue de Synthèse historique* a trouvé, dans les Universités, beaucoup de ses meilleurs collaborateurs, et elle y est de plus en plus utilisée comme instrument de travail. Elle est assez mêlée à la vie scientifique pour avoir, si faible soit-elle, quelque part dans les résultats obtenus et à obtenir. Il y a donc intérêt pour elle à se situer, aussi nettement que possible, par rapport aux controverses présentes.

\*\*\*

Dans un livre récent où il résume, avec sa précision et sa vigueur habituelles, une œuvre qui est, en grande partie, son œuvre, — la transformation de l'Université de Paris, — M. Liard dit de la Faculté des Lettres : « ... A l'origine son enseignement était une suite de l'humanisme du xvii<sup>e</sup> siècle. On croyait encore à

<sup>1</sup>. Parmi les amis fidèles — et désintéressés — de la *Revue*, je compte et je tiens à nommer M. Paul Cerf, qui — comme son père à l'origine — a été pour moi un collaborateur utile et un bon conseiller.

un beau absolu dans les œuvres littéraires, à des règles absolues dans la composition de ces œuvres. On cite un mot expressif de Nisard à Laboulaye : « Mon ami, lui disait-il en se frappant le front d'un geste las et découragé, tout tirer de là ! » Aujourd'hui la Faculté n'a plus la prétention de tout tirer de son cerveau. Elle a changé d'esprit et de méthode. Son activité est une enquête exacte sur les diverses manifestations de l'humanité, religions, langues, philosophies, histoire, littératures, arts. Sans renoncer à rien de ce qui a toujours fait l'honneur du génie français, à la clarté de la forme, à l'ordonnance logique des ensembles, au talent d'écrire et de parler, elle poursuit son enquête par l'étude et la critique des faits et s'efforce d'initier ses étudiants aux méthodes de ces disciplines. *C'est l'esprit scientifique appliqué à toutes les manifestations de l'humanité*<sup>1</sup>. » Or, voici que précisément cette transformation de la Faculté des Lettres — sous l'influence de l'« esprit scientifique » — est violemment attaquée par une levée de polémistes. La Sorbonne subit, en ce moment, un rude assaut<sup>2</sup>. Et c'est tout notre enseignement supérieur des lettres qui se trouve en elle visé et atteint. Ce qu'on reproche donc à la Sorbonne, — nous emploierons ce mot, nous aussi, par commodité et abréviation, — c'est l'assimilation de l'histoire à la science, c'est la pénétration par l'histoire de toutes les disciplines littéraires, c'est le fanatisme scientifique. Dans le fond, on mène le combat contre l'histoire considérée comme science.

Unis pour l'attaque, les divers combattants n'obéissent pas, d'ailleurs, aux mêmes mobiles. Les uns sont excités par des passions très étrangères à l'organisation des études : ce qu'ils ne peuvent pardonner à la Sorbonne, c'est de développer l'esprit laïque et démocratique. Les autres sont animés par le regret de la

1. *L'Université de Paris (Les grandes Institutions de France)*, Paris, Laurens, 1909, 2 parties, de 132 pp. chacune, in-8, 128 gravures. Voir tome II, p. 105.

2. Pierre Lasserre, *La doctrine officielle de l'Université*, dans le *Mercur de France*, 16 déc. 1908, divers art. de *l'Action française*, *La science officielle*, 1909 (Voir la *Revue*, t. XX, p. 299) ; Pierre Leguay, *La Sorbonne (Les études contemporaines)*<sup>1</sup>, Paris, Grasset, 1910, 180 pp. in-16 ; Agathon, *L'esprit de la Nouvelle Sorbonne, La Sorbonne contre la culture classique, La Sorbonne et la culture philosophique*, dans *l'Opinion* des 23 juillet, 13 et 27 août, 17 sept. ; A. Albert-Petit, *L'esprit de la Nouvelle Sorbonne*, dans les *Débats* des 14, 21 et 24 août, avec deux lettres de E. Lavisse ; *Nouvelle Sorbonne*, dans le *Temps* des 22 et 25 août, avec une lettre de E. Lavisse ; Lucien, *L'École des Chartres et la Sorbonne*, dans la *Revue Politique et Parlementaire* du 10 sept. ; E. Faguel, *La crise du français*, dans la *Revue des Deux Mondes*, du 15 sept.

culture littéraire dont ils croient constater la décadence. On sait combien de bruit s'est fait, combien d'encre a coulé, depuis quelque deux ans, au sujet de la « crise du français ». Réelle sans doute, exagérée très certainement, cette crise tient à des causes multiples dont quelques-unes sont morales et sociales, et dépassent singulièrement les questions de programmes scolaires et d'enseignement supérieur. On n'en a pas moins, en remontant de proche en proche dans les responsabilités universitaires, tenu la Sorbonne pour coupable. Si la « culture » baisse, si le « talent » disparaît, si les « qualités françaises » de composition claire et d'exposition élégante tendent plus ou moins à se perdre, la faute en est à la superstition de la science et à l'abus de l'histoire scientifique. Tel voit dans ces fâcheuses occurrences le triomphe de l'esprit chartiste : l'École des Chartes a exécuté l'École Normale et conquis la Sorbonne. Il ne suffisait pas qu'une génération récente de normaliens eût joint aux mérites littéraires un savoir précis : l'érudition pure et la pédagogie pédante devaient régner <sup>1</sup>.

Toutes ces protestations ne laissent pas que d'être troublantes. On se rend bien compte qu'à côté d'adversaires irréductibles de l'Université, — qui se plaisent à faire vacarme, — il y a des amis attristés qu'inquiètent sincèrement certains caractères de la Sorbonne nouvelle. Les erreurs manifestes, les critiques injustes, les personnalités contestables ou injurieuses une fois écartées, il reste un problème : n'y aurait-il pas, tout de même, quelque chose de défectueux dans l'organisation actuelle des études de « lettres » ?

\*\*\*

Il est exact que la méthode historique a tout envahi. Il est certain que cela a été voulu : on n'aurait qu'à lire, pour s'en assurer, dans les publications du Musée pédagogique, l'opuscule de M. Seignobos sur le *Régime de l'enseignement supérieur des lettres* (1904). Ici, nous sommes convaincus — et nous l'avons prouvé — qu'il en devait être ainsi, que même la littérature, ou l'art, ou la philo-

1. Citons le réquisitoire : « Il ne faut pas s'y tromper : ...ce n'est pas la méthode historique, ce ne sont pas trois ou quatre personnalités qui se sont emparées de la Sorbonne ; c'est l'École des Chartes avec ses habitudes et ses disciplines étroites, sa conception de l'histoire bornée au classement des dossiers, au déchiffrement des textes, à leur publication, aux monographies, enfermée dans un cercle étroit où ne pénètrent ni les hypothèses fécondes, ni les idées larges et vivifiantes. » Lucien, art. cité, p. 528.

sophie devaient s'incorporer à l'histoire. Ceux qui regrettent le bouleversement apporté aux antiques « humanités » dans ces « conservatoires de la haute culture française, où l'on était accoutumé à trouver des idées générales précises, du goût littéraire, de la finesse, de la mesure, de sobres synthèses<sup>1</sup> », où il n'est plus question que d'études de sources, de critique de textes, de bibliographie, et où des « équipes » de jeunes gens se livrent à des « travaux pratiques », dans des « ateliers » et des « laboratoires », — ceux-là ont tort, ou ne font qu'entrevoir des vérités. Les « idées générales précises » s'obtenaient à bon compte quand elles étaient superficielles, et les « sobres synthèses » manquaient de solidité quand elles reposaient sur le talent ou l'esprit de système. Michelet est un grand précurseur, mais c'est un trop génial artiste; et un Michelet serait suspect aujourd'hui, — à bon droit. Dans ce qui apparaît aux critiques de la Sorbonne comme une singerie des sciences de la nature, il y a le ferme propos d'élaborer la science de l'humanité. Or, composées pour procurer des jouissances esthétiques ou pour faire penser, les œuvres des littérateurs, des artistes et des penseurs n'en sont pas moins des documents du passé, qu'il faut apprendre à considérer et à utiliser comme tels par des méthodes appropriées. On a beau protester : le point de vue de l'historien, par rapport à celui de l'« humaniste », ou plutôt de l'« honnête homme », est aussi légitime que le point de vue du botaniste par rapport à celui d'un amateur qui ne recherche dans les fleurs que la volupté des couleurs et des parfums. Au surplus, *connaître* mieux les œuvres n'implique pas qu'on les goûte moins, — bien au contraire. Et inversement, les goûter n'empêche pas de les étudier comme phénomènes et comme témoignages. Il n'y a pas antinomie. Où, comment doit être enseignée, dans la mesure où cela s'enseigne, l'utilisation des belles et bonnes œuvres pour l'affinement du goût et la nourriture de l'« âme », nous n'avons pas à le rechercher ici. Mais il est certain que ce n'est pas cet enseignement-là qui peut être prépondérant à la Sorbonne et qu'il n'y a pas d'« illusionisme », mais un devoir impérieux, à vouloir y faire régner la science<sup>2</sup>.

1. Agathon, art. du 23 juillet, p. 97.

2. Ces pages étaient écrites quand nous avons lu l'article cité de M. Fagnet. Il y a plaisir à se rencontrer sur ce point avec lui. On l'avait opposé aux historiens scientifiques de la littérature : loyalement et spirituellement, il approuve et recommande la méthode qu'il ne suit pas.

Alors, quelle est, dans la critique confuse, la part de vérités pressenties ? — Il y a ceci, d'abord, que peut-être, dans leur zèle de néophytes, certains travailleurs, depuis que les enseignements esthétiques sont annexés à l'histoire, tendent à abuser de l'érudition pour l'érudition. La bibliographie est indispensable. Le déchiffrement des manuscrits et le commentaire des textes sont une besogne souvent féconde. L'étude des œuvres secondaires et de la littérature populaire n'est pas seulement utile à l'intelligence des chefs-d'œuvre ; elle est un élément nécessaire de l'histoire intellectuelle et morale. M. Lanson, que l'on critique, a dit des choses qu'il fallait dire et fait des choses qu'il fallait faire. Il est aisé de railler les « fiches », mais il est imprudent de s'en passer. Prenons garde, cependant, que la mesure soit mal observée. Il serait fâcheux qu'on vit se renouveler dans ce domaine les excès qui se sont produits, par exemple, dans les études médiévales : publication de documents sans intérêt réel, superstition de l'inédit, culte de la Fiche, — bref disproportion de l'effort et de l'appareil au résultat, oubli même du résultat à atteindre, qui est, semble-t-il, la connaissance approfondie de la vie passée, de l'évolution humaine, non l'entassement de matériaux inutilisés et parfois inutilisables.

Il y a ceci encore, que le mot de synthèse — qui est devenu courant — est employé très souvent d'une façon bien étriquée. Sans doute, on coopère à la synthèse quand on améliore l'organisation du travail, quand on crée tel instrument, telle collection de documents, telle bibliographie qui faisaient défaut, — à plus forte raison quand on publie tel ouvrage de plus ou moins large envergure, qui utilise un certain ordre de documents et de monographies. Mais il ne faut pas se leurrer : tout cela, c'est de la synthèse érudite, de la synthèse préparatoire. C'est le bas degré de l'histoire comme science. Et il y a un degré supérieur, qui est la synthèse scientifique.

Quand on aboutit — en critiquant l'esprit nouveau de la Sorbonne — à déplorer l'évincement de la « culture philosophique » par la méthode historique, on est dans le faux si l'on regrette les « idéologies » — comme disait notre bien cher Frédéric Rauh — et les vagues « élévations spirituelles ». Mais il y a quelque chose de juste dans ces plaintes si l'on entend par là que toutes les recherches positives se couronnent normalement — ne disons

point par une philosophie, pour éviter tout rappel de la philosophie de l'histoire, — mais par une synthèse ; que l'esprit de synthèse doit animer l'analyse, autrement dit qu'un certain plan, que des théories plus ou moins provisoires doivent présider à la construction ; et même que des ébauches de synthèse peuvent anticiper la synthèse définitive. Dans les sciences de la nature, on n'attend pas l'heure — qui ne viendrait jamais — d'une connaissance exhaustive : de l'observation des faits jaillissent perpétuellement des lois, des hypothèses, des théories ; un contrôle incessant rectifie, élimine, trie des généralisations présentées sous bénéfice de ce contrôle : ainsi, la logique des sciences et la synthèse scientifique progressent sans arrêt dans ce domaine. C'est que là on sait à peu près où l'on va : la nature des objets à étudier, les rapports à établir dans chaque science, les rapports des diverses sciences entre elles, sont de mieux en mieux définis. Dans les sciences de l'humanité il n'y a pas encore d'organisation interne, de pénétration profonde des spécialités. Sans doute, la sociologie aspire à cette œuvre d'unification ; mais, outre qu'elle a, parmi les historiens, des adversaires acharnés et qu'elle ne joue pas dans notre enseignement le rôle auquel elle prétend, la sociologie, selon nous, définie de façon précise, n'est pas plus la synthèse qu'elle n'est une simple spécialité : elle est *un mode de la synthèse*. Il manque donc une conception d'ensemble pour diriger, pour illuminer les plus humbles recherches, pour donner au travail toute sa vertu et toute sa joie.

De là les menaces de réaction. On recueille, on exploite les boutades sceptiques de tel historien éminent. « Il n'y a de certain en histoire que les vérités de La Palisse. Encore cette évidence varie-t-elle avec l'étendue de nos connaissances, peut-être avec le tempérament de chaque historien. » — Alors, M. Seignobos, *l'heuristique et la critique interne et la critique externe* et tous ces procédés rigoureux de travail que vous avez décrits dans votre *Introduction aux Sciences historiques* [le titre exact porte *Études*] ; et, tous ces laboratoires, ces manipulations de textes, seraient-ce donc simplement des moyens compliqués pour aboutir à des lapalissades <sup>1</sup> ? » Le découragement pourrait venir, et le renouveau des constructions d'idées ou des constructions d'art, à la Hegel ou à la Michelet.

1. Agathon, art. du 13 août, p. 207.

En attendant, cette science qui n'aboutit pas n'intéresse guère le « public » : il en est resté à l'histoire traditionnelle. Et l'histoire traditionnelle se met insensiblement à son niveau : on voit se multiplier des œuvres « historiques » qui ont plus de rapport avec le roman qu'avec l'histoire, qui parfois ne sont même pas de la littérature, mais du reportage rétrospectif — et du bas reportage.

\*\*\*

Résoudre le problème de l'organisation de la Sorbonne — c'est-à-dire de l'enseignement historique supérieur — n'est pas notre affaire dans ces pages <sup>1</sup>. Mais de ce qui précède nous pouvons tirer des conclusions pour notre activité propre.

A l'origine, nous avons consacré dans la *Revue* d'assez nombreux articles aux questions de théorie et de méthodologie ; nous avons fait connaître les théoriciens allemands, — que hanté sans cesse la gloire périlleuse des systèmes. Dans ces dernières années, faute de place et par crainte des redites, un peu même, qui sait ? par tendance au moindre effort, nous avons fait la part plus limitée à ce genre d'études. Nous allons réagir. Du reste, le travail théorique épars en ces dix années, le résultat des discussions, les idées qui se sont précisées peu à peu et qui ont été l'armature — trop peu visible peut-être — de nos vingt volumes, tout cela sera condensé dans un ouvrage qui paraîtra incessamment <sup>2</sup> : il provo-

1. Voir *Troisième Congrès international d'enseignement supérieur* (Paris, 1900, C. R. en 1902) ; les articles pédagogiques de G. Monod dans la *Revue Historique* ; F. Lot, *Les Facultés universitaires et la classification des sciences*, 1904 (réflexions intéressantes, notamment p. 28) ; notre *Enquête sur l'enseignement supérieur de l'histoire*, 1904-1906 (questionnaire et conclusions, importantes, de L. Barrau-Dihigo) ; H. Berr, *L'État doit-il être neutre dans l'enseignement ?* dans la *Revue Pol. et Parl.* de septembre 1902. — Dans sa lettre aux *Débats* du 24 août, M. Lavis dit : « Il nous manque un enseignement qui ne soit plus de telle ou telle Faculté, qui les intéresse toutes ensemble, un enseignement de caractère philosophique, par lequel les étudiants seraient éclairés sur les grandes questions intellectuelles du temps présent » : il y a là le sentiment d'une lacune et l'indication d'un enseignement, sinon de synthèse historique, du moins de synthèse générale. M. Liard, paraît-il, aurait la même préoccupation. — Au surplus, la question n'est pas purement française : elle est internationale. En Allemagne, de nombreux penseurs s'attachent, individuellement, à la logique des *Geisteswissenschaften*, mais on ne saurait dire que l'unité interne soit réalisée dans les enseignements historiques des *Facultés de Philosophie*. Les tentatives de Lamprecht et les polémiques qui se sont produites à propos de son *Institut für Kultur- und Universalgeschichte* sont très instructives. Voir dans la *Revue* d'août 1909 notre note sur *L'Institut de Lamprecht à Leipzig et l'enseignement supérieur de l'histoire*.

2. *La Synthèse en histoire, Essai critique et théorique*.

quera, sans doute, des discussions nouvelles que la *Revue* est prête à recueillir. Nous nous proposons d'élargir aussi la part des essais de synthèse effective, et nous comptons trouver des moyens nouveaux pour obtenir ce résultat.

On n'a pas à craindre de nous l'abandon de la bonne méthode : nous pensons avoir fait nos preuves. — Au moment où la *Revue* commençait à paraître, M. Ch.-V. Langlois publiait le premier fascicule de son *Manuel de Bibliographie historique* (1901). Après avoir résumé notre programme (§ 245 bis), il concluait, non sans méfiance : « Nous verrons bien ». M. Langlois a vu. Nous savons que ce juge redoutable et excellent ne se méfie plus, — et nous en sommes fiers. Il ne s'agit donc pas d'abandonner la bonne méthode, mais de la suivre jusqu'au bout. « Science vraie, mais science pleine. »

Toute entreprise, disions-nous en inaugurant notre second cycle de revues générales, a à lutter contre la mort lente de la routine, du mécanisme. Nous nous sommes formé l'idéal d'une Revue qui se rajeunirait et se renouvellerait sans cesse, en portant toujours son effort du bon côté. Rajeunissements de programme, mais non pas de collaborateurs : il suffit qu'elle puisse compter sur tous ceux qui l'ont aidée jusqu'ici.

HENRI BERR.